

Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Six mois	4 fr.	Six mois	5 fr.

Rédaction & Administration: 69, b^e de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Lettre de Sébastien Faure à ses amis

LEUR FRANCHISE

(Extrait d'UNE INFAMIE¹)

De divers côtés, on me demande, mes très chers amis, ce que je compte faire.

« Je réponds : « Rien et tout ! »

« Rien, dans le sens d'une réhabilitation judiciaire, que j'estime inutile et à laquelle je n'attache aucune valeur. Tout, dans le sens de la propagande, à laquelle rien ne m'empêchera de conseiller ce qu'il me reste de vigueur physique, d'intelligence et de volonté.

« Vous savez pour quelles raisons décisives, supérieures à toutes autres considérations, j'ai refusé d'interjeter appel. Pour les mêmes motifs, je ne tiendrai pas une réhabilitation judiciaire. S'il s'agissait simplement d'une erreur judiciaire, s'il était possible d'admettre que, de bonne foi — car l'erreur peut être loyale et elle n'exclut pas forcément la sincérité — témoins, parquet et tribunal se sont trompés, je pourrais nourrir l'espoir de leur faire reconnaître leur erreur et il se pourrait que je fusse tenté de m'y efforcer.

« Mais, dans cette affaire, l'esprit le plus impartial chercherait vainement les possibilités d'erreur.

« Le parti pris est évident. Les raisons qui ont déterminé le crime persistent ; l'intérêt dans lequel auteurs et complices de ce crime ont agi demeurent.

« Rien n'est changé.

« Et, dès lors, je n'aurais pas d'excuse si moi, anarchiste ayant, depuis trente ans, conçu de l'appareil judiciaire l'irrévocable mépris, j'exprimais une confiance que je ne ressens pas dans les décisions judiciaires.

« Pour engager une procédure tendant à ma réhabilitation, il me faudrait déposer une plainte en faux témoignage. Après avoir été injustement frappé par la Magistrature, il me faudrait solliciter de celle-ci la cassation et la réparation de cette iniquité.

« Me voyez-vous en pareille posture ? Voyez-vous le vieil anarchiste que je suis, ayant toujours mis à l'homme le droit de juger (de condamner ou d'absoudre), tendre vers des hommes de qui le métier est de prononcer des arrêts des mains supplantes et leur dire : « Vous m'avez, hier, condamné ; vous m'absourez demain ! »

« Me voyez-vous saisir le parquet d'une plainte en bonne et due forme et exiger la mise en marche de la meute judiciaire, afin qu'elle broie des individus que je ne puis ni estimer, ni aimer, mais que ma sincérité et inflexible philosophie excuse et pardonne !

« Croyez-moi : si la réhabilitation obtenue dans ces conditions (et ce sont les seules) me rendait l'estime des autres, elle m'enlèverait ma propre estime et nous ne douterais pas, je pense, que je prisse beaucoup plus celle-ci que celle-là.

« Faire casser le jugement qui me condamne ? A quoi bon, s'il vous plaît ?

« Je classe mes contemporains (car je n'ai pas la sotte vanité de croire que la postérité s'occupera de mon humble personne) de la manière suivante :

« Les indifférents, les adversaires et les amis.

« Je ne me soucie pas de la considération des premiers (le troupeau) : qu'ils en gratifient les maîtres et les riches ; moi, je n'en ai cure.

« J'aime la haine des seconds et me fais gloire de leur mépris ; qu'ils me gardent l'un et l'autre, et je ne m'en attirerai point, car je plains les hommes publics qui n'ont pas d'ennemis. De qui l'on peut dire : « Il n'a pas d'ennemi. » Et qui ne sait susciter la haine ne sait pas davantage provoquer l'amour.

« Seules, la confiance et l'affection de ceux qui sont mes camarades me tiennent au cœur. Presque tous mes camarades m'avaient gardé leur estime et leur amitié ; si quelques-uns me les avaient momentanément retirées, j'ai la certitude que, après avoir lu cette brochure, ils me les rendront. Enfin, s'ils ne me les restitueraient pas, est-ce ma réhabilitation par les tribunaux qui changerait leurs sentiments à mon égard ?

« Dans ce cas, ils se ravaleraient au niveau du bourgeois qui se fait une règle

de considérer comme un honnête homme le coquin dont le casier judiciaire est vierge et de cataloguer « bandit » le malchanceux qui a été condamné.

« Mes chers amis, laissez-moi vous ouvrir mon cœur, tout mon cœur.

« Depuis vingt-cinq ans, j'étais trop heureux : entouré de l'affection estime et de la confiance sans bornes de mes amis, vivant au milieu de la tendresse que j'avais semée à *La Ruche*, propagant avec un succès croissant les convictions qui me passionnaient, ayant en mains des outils de combat qui me mettaient à même de tenir tête à l'ennemi, j'avais la noble satisfaction d'être resté probe et pauvre dans un monde de malhonnêteté et de cupidité ; je goûtais l'inexprimable joie et j'éprouvais l'incomparable orgueil de m'être, quasi tout au début, opposé à la tourmente de folie et de sang et d'avoir groupé peu à peu en un faisceau de plus en plus solide toutes les résistances à l'abominable fléau ; ainsi, je m'acheminais vers la vieillesse : l'esprit lucide, le cœur en joie et la conscience en repos. Vraiment mon sort était trop enviable et ma part trop belle.

« L'épreuve est venue ; elle s'est abatue sur moi : brutale, violente, terrible, et c'est miracle que je n'y aie pas totalement succombé.

« Je ne la bénis pas, car je n'ai pas l'âme d'un martyr ; mais je la regarde en face, sans courber une tête qui n'est pas celle d'un coupable, et je la supporte sans défaillance.

« Chose presque invraisemblable, à coup sûr paradoxale et peut-être absurde, je suis, à la réflexion, tenté d'estimer que cette épreuve fut, pour moi, somme toute, un bien.

« Prêtez l'oreille, mes amis, mes très chers amis, pour que je puise vous faire, tout bas, un aveu qui me coûte, mais qui dissipe l'invasimblance, le paradoxe ou l'absurdité dont je parle :

« Sachez que, dans le calme, qui vient fatidiquement avec l'âge, ma haine de la société s'atténue.

« Certes, comme au temps de ma jeunesse et de ma maturité, je pleurais avec ceux qui pleurent, j'avais faim et froid avec ceux qui souffrent du froid et de la faim ; je m'indignais des inégalités, mieux : des contrastes sociaux ; je me dressais en révolte contre les iniquités, les ignorances, les fourberies qui sont comme le fruit empoisonné de l'arbre capitaliste ; mais mes sanglots devaient moins amers, mes souffrances moins aigües, mes indignations moins violentes et mes révoltes moins brutalement.

« Me voyez-vous saisir le parquet d'une plainte en bonne et due forme et exiger la mise en marche de la meute judiciaire, afin qu'elle broie des individus que je ne puis ni estimer, ni aimer, mais que ma sincérité et inflexible philosophie excuse et pardonne !

« Croyez-moi : si la réhabilitation obtenue dans ces conditions (et ce sont les seules) me rendait l'estime des autres, elle m'enlèverait ma propre estime et nous ne douterais pas, je pense, que je prisse beaucoup plus celle-ci que celle-là.

« Faire casser le jugement qui me condamne ? A quoi bon, s'il vous plaît ?

« Je classe mes contemporains (car je n'ai pas la sotte vanité de croire que la postérité s'occupera de mon humble personne) de la manière suivante :

« Les indifférents, les adversaires et les amis.

« Je ne me soucie pas de la considération des premiers (le troupeau) : qu'ils en gratifient les maîtres et les riches ; moi, je n'en ai cure.

« J'aime la haine des seconds et me fais gloire de leur mépris ; qu'ils me gardent l'un et l'autre, et je ne m'en attirerai point, car je plains les hommes publics qui n'ont pas d'ennemis. De qui l'on peut dire : « Il n'a pas d'ennemi. » Et qui ne sait susciter la haine ne sait pas davantage provoquer l'amour.

« Seules, la confiance et l'affection de ceux qui sont mes camarades me tiennent au cœur. Presque tous mes camarades m'avaient gardé leur estime et leur amitié ; si quelques-uns me les avaient momentanément retirées, j'ai la certitude que, après avoir lu cette brochure, ils me les rendront. Enfin, s'ils ne me les restitueraient pas, est-ce ma réhabilitation par les tribunaux qui changerait leurs sentiments à mon égard ?

« Dans ce cas, ils se ravaleraient au niveau du bourgeois qui se fait une règle

de considérer comme un honnête homme le coquin dont le casier judiciaire est vierge et de cataloguer « bandit » le malchanceux qui a été condamné.

« Mes chers amis, laissez-moi vous ouvrir mon cœur, tout mon cœur.

« Depuis vingt-cinq ans, j'étais trop heureux : entouré de l'affection estime et de la confiance sans bornes de mes amis, vivant au milieu de la tendresse que j'avais semée à *La Ruche*, propagant avec un succès croissant les convictions qui me passionnaient, ayant en mains des outils de combat qui me mettaient à même de tenir tête à l'ennemi, j'avais la noble satisfaction d'être resté probe et pauvre dans un monde de malhonnêteté et de cupidité ; je goûtais l'inexprimable joie et j'éprouvais l'incomparable orgueil de m'être, quasi tout au début, opposé à la tourmente de folie et de sang et d'avoir groupé peu à peu en un faisceau de plus en plus solide toutes les résistances à l'abominable fléau ; ainsi, je m'acheminais vers la vieillesse : l'esprit lucide, le cœur en joie et la conscience en repos. Vraiment mon sort était trop enviable et ma part trop belle.

« L'épreuve est venue ; elle s'est abatue sur moi : brutale, violente, terrible, et c'est miracle que je n'y aie pas totalement succombé.

« Je ne la bénis pas, car je n'ai pas l'âme d'un martyr ; mais je la regarde en face, sans courber une tête qui n'est pas celle d'un coupable, et je la supporte sans défaillance.

« Chose presque invraisemblable, à coup sûr paradoxale et peut-être absurde, je suis, à la réflexion, tenté d'estimer que cette épreuve fut, pour moi, somme toute, un bien.

« Prêtez l'oreille, mes amis, mes très chers amis, pour que je puise vous faire, tout bas, un aveu qui me coûte, mais qui dissipe l'invasimblance, le paradoxe ou l'absurdité dont je parle :

« Sachez que, dans le calme, qui vient fatidiquement avec l'âge, ma haine de la société s'atténue.

« Certes, comme au temps de ma jeunesse et de ma maturité, je pleurais avec ceux qui pleurent, j'avais faim et froid avec ceux qui souffrent du froid et de la faim ; je m'indignais des inégalités, mieux : des contrastes sociaux ; je me dressais en révolte contre les iniquités, les ignorances, les fourberies qui sont comme le fruit empoisonné de l'arbre capitaliste ; mais mes sanglots devaient moins amers, mes souffrances moins aigües, mes indignations moins violentes et mes révoltes moins brutalement.

« Me voyez-vous saisir le parquet d'une plainte en bonne et due forme et exiger la mise en marche de la meute judiciaire, afin qu'elle broie des individus que je ne puis ni estimer, ni aimer, mais que ma sincérité et inflexible philosophie excuse et pardonne !

« Croyez-moi : si la réhabilitation obtenue dans ces conditions (et ce sont les seules) me rendait l'estime des autres, elle m'enlèverait ma propre estime et nous ne douterais pas, je pense, que je prisse beaucoup plus celle-ci que celle-là.

« Faire casser le jugement qui me condamne ? A quoi bon, s'il vous plaît ?

« Je classe mes contemporains (car je n'ai pas la sotte vanité de croire que la postérité s'occupera de mon humble personne) de la manière suivante :

« Les indifférents, les adversaires et les amis.

« Je ne me soucie pas de la considération des premiers (le troupeau) : qu'ils en gratifient les maîtres et les riches ; moi, je n'en ai cure.

« J'aime la haine des seconds et me fais gloire de leur mépris ; qu'ils me gardent l'un et l'autre, et je ne m'en attirerai point, car je plains les hommes publics qui n'ont pas d'ennemis. De qui l'on peut dire : « Il n'a pas d'ennemi. » Et qui ne sait susciter la haine ne sait pas davantage provoquer l'amour.

« Seules, la confiance et l'affection de ceux qui sont mes camarades me tiennent au cœur. Presque tous mes camarades m'avaient gardé leur estime et leur amitié ; si quelques-uns me les avaient momentanément retirées, j'ai la certitude que, après avoir lu cette brochure, ils me les rendront. Enfin, s'ils ne me les restitueraient pas, est-ce ma réhabilitation par les tribunaux qui changerait leurs sentiments à mon égard ?

« Dans ce cas, ils se ravaleraient au niveau du bourgeois qui se fait une règle

de considérer comme un honnête homme le coquin dont le casier judiciaire est vierge et de cataloguer « bandit » le malchanceux qui a été condamné.

« Mes chers amis, laissez-moi vous ouvrir mon cœur, tout mon cœur.

« Depuis vingt-cinq ans, j'étais trop heureux : entouré de l'affection estime et de la confiance sans bornes de mes amis, vivant au milieu de la tendresse que j'avais semée à *La Ruche*, propagant avec un succès croissant les convictions qui me passionnaient, ayant en mains des outils de combat qui me mettent à même de tenir tête à l'ennemi, j'avais la noble satisfaction d'être resté probe et pauvre dans un monde de malhonnêteté et de cupidité ; je goûtais l'inexprimable joie et j'éprouvais l'incomparable orgueil de m'être, quasi tout au début, opposé à la tourmente de folie et de sang et d'avoir groupé peu à peu en un faisceau de plus en plus solide toutes les résistances à l'abominable fléau ; ainsi, je m'acheminais vers la vieillesse : l'esprit lucide, le cœur en joie et la conscience en repos. Vraiment mon sort était trop enviable et ma part trop belle.

« L'épreuve est venue ; elle s'est abatue sur moi : brutale, violente, terrible, et c'est miracle que je n'y aie pas totalement succombé.

« Je ne la bénis pas, car je n'ai pas l'âme d'un martyr ; mais je la regarde en face, sans courber une tête qui n'est pas celle d'un coupable, et je la supporte sans défaillance.

« Chose presque invraisemblable, à coup sûr paradoxale et peut-être absurde, je suis, à la réflexion, tenté d'estimer que cette épreuve fut, pour moi, somme toute, un bien.

« Prêtez l'oreille, mes amis, mes très chers amis, pour que je puise vous faire, tout bas, un aveu qui me coûte, mais qui dissipe l'invasimblance, le paradoxe ou l'absurdité dont je parle :

« Sachez que, dans le calme, qui vient fatidiquement avec l'âge, ma haine de la société s'atténue.

« Certes, comme au temps de ma jeunesse et de ma maturité, je pleurais avec ceux qui pleurent, j'avais faim et froid avec ceux qui souffrent du froid et de la faim ; je m'indignais des inégalités, mieux : des contrastes sociaux ; je me dressais en révolte contre les iniquités, les ignorances, les fourberies qui sont comme le fruit empoisonné de l'arbre capitaliste ; mais mes sanglots devaient moins amers, mes souffrances moins aigües, mes indignations moins violentes et mes révoltes moins brutalement.

« Me voyez-vous saisir le parquet d'une plainte en bonne et due forme et exiger la mise en marche de la meute judiciaire, afin qu'elle broie des individus que je ne puis ni estimer, ni aimer, mais que ma sincérité et inflexible philosophie excuse et pardonne !

« Croyez-moi : si la réhabilitation obtenue dans ces conditions (et ce sont les seules) me rendait l'estime des autres, elle m'enlèverait ma propre estime et nous ne douterais pas, je pense, que je prisse beaucoup plus celle-ci que celle-là.

« Faire casser le jugement qui me condamne ? A quoi bon, s'il vous plaît ?

« Je classe mes contemporains (car je n'ai pas la sotte vanité de croire que la postérité s'occupera de mon humble personne) de la manière suivante :

« Les indifférents, les adversaires et les amis.

« Je ne me soucie pas de la considération des premiers (le troupeau) : qu'ils en gratifient les maîtres et les riches ; moi, je n'en ai cure.

« J'aime la haine des seconds et me fais gloire de leur mépris ; qu'ils me gardent l'un et l'autre, et je ne m'en attirerai point, car je plains les hommes publics qui n'ont pas d'ennemis. De qui l'on peut dire : « Il n'a pas d'ennemi. » Et qui ne sait susciter la haine ne sait pas davantage provoquer l'amour.

« Seules, la confiance et l'affection de ceux qui sont mes camarades me tiennent au cœur. Presque tous mes camarades m'avaient gardé leur estime et leur amitié ; si quelques-uns me les avaient momentanément retirées, j'ai la certitude que, après avoir lu cette brochure, ils me les rendront. Enfin, s'ils ne me les restitueraient pas, est-ce ma réhabilitation par les tribunaux qui changerait leurs sentiments à mon égard ?

« Dans ce cas, ils se ravaleraient au niveau du bourgeois qui se fait une règle

de considérer comme un honnête homme le coquin dont le casier judiciaire est vierge et de cataloguer « bandit » le malchanceux qui a été condamné.

« Mes chers amis, laissez-moi vous ouvrir mon cœur, tout mon cœur.

« Depuis vingt-cinq ans, j'étais trop heureux : entouré de l'affection estime et de la confiance sans bornes de mes amis, vivant au milieu de la tendresse que j'avais semée à *La Ruche*, propagant avec un succès croissant les convictions qui me passionnaient, ayant en mains des outils de combat qui me mettent à même de tenir tête à l'ennemi, j'avais la noble satisfaction d

Les Magnats, Merrheim et nous

Une industrie aussi considérable que la SIDÉURGIE, une industrie qui mit en œuvre de fabuleux capitaux, qui exploite des territoires étendus et des populations denses, une industrie qui produit et la fournit, et le fer et l'acier — matières premières de tout machinisme et de tout industriel — est assurément une puissance dominatrice.

Un phénomène de quelque importance se produit-il dans l'ordre des transformations économiques et des transformations politiques, la situation ne peut y être étrangère. Et si l'on veut avoir une interprétation raisonnée du phénomène, il est de nécessité initiale d'envisager les conditions initiales et extrinsèques de l'industrie mère.

Hors de la nulle explication positive n'est possible. La raison qui n'examine que les seules contingences psychologiques se perd bientôt et va à la dérive parmi les irrationalités métaphysiques. Le seul terrain qui en soit propice est celui des faits économiques qui déterminent les faits politiques, les faits moraux, les faits juridiques, etc., etc. Or, le facteur économique le plus considérable des sociétés modernes est sans contredit la SIDÉURGIE. C'est à lui que nous nous adresserons pour comprendre le sens de la guerre de 1914 et pour élucider le rôle joué par certains hommes au cours des événements.

Deux sidérurgies rivales étaient aux prises dans la première décennie de ce siècle. L'une, atteinte dans ses sources vives par l'épuisement de ses gîtes ferrifères, est bloquée dans ses approvisionnements à l'extérieur (de même dans ses débouchés) périllement. L'autre, au contraire, était en pleine croissance, en pleine progression et son développement était fantastique d'amplitude et de rapidité.

J'ai nommé l'Angleterre et l'Allemagne (1).

Entre les deux, la France, ou mieux la Sidérurgie française, sortait d'un long marasme et entrait dans une ère de prospérité surprenante. Elle manquait de houille, il est vrai, mais elle avait du minerai et en grande quantité. El

le moins, elle avait du charbon de l'Est, mais il n'était pas assez pour s'expliquer avec la Sidérurgie allemande pour échapper du minerai de Briey, complémentaire du minerai de Thionville — contre des houilles de Westphalie. Avec ce système la Métallurgie allemande assurait d'un ample approvisionnement en minerai pouvait élever ses tonnages de production d'une manière continue et submerger le marché mondial grâce à ses bas prix de revient et à ses profits d'exportation.

De son côté, la Sidérurgie française de l'Est pouvait produire à bas prix de revient et — à l'abri d'une barrière douanière sérieuse — écouter ses produits sur le marché national au plus haut possible.

Un moment devait venir cependant où le marché national engorgé n'aurait plus été capable d'absorber la formidable surproduction d'acier qu'annonçaient les nouvelles usines en construction. Une impasse s'accusait ; on y trouvait déjà à demi engagé, il ne fallait pas aller plus loin sous peine de krach général. On modérer la production ou envisager l'écoulement des produits à l'étranger, c'est-à-dire l'ouverture du marché mondial accapré par l'Allemagne :

... et à la Sidérurgie française.

Une fraction importante des sidérurgistes — ne craignit pas de s'engager dans la seconde, c'est-à-dire d'entrer en la sidérurgie allemande.

Par son charbon celle-ci régla, pour ainsi dire, le sort de tout le métal dans les usines françaises. Il lui aurait suffi de se montrer exigeante dans sa fourniture de charbon pour provoquer le désastre des établissements français. Le premier pas à faire était donc de se soustraire à cette tutelle. Il fallait, pour cela, devenir aussi-même producteur de charbon. Il fallait donc se tourner, s'orienter, le Puits de charbonnage. Effectivement ce projet fut mis en exécution vers les années 1903-1910, quatre ou cinq ans après les débuts de l'exploitation à Briey. De puissants consortiums obtinrent une dizaine de concessions charbonnières dans le Pas-de-Calais ; sous le ministère Millerand, d'autres, passèrent leurs investigations jusqu'en Belgique, découvrant le Bassin de la Pampine que le gouvernement d'Albert I^e leur adjugea dans une large mesure. Il fut créé, en outre, dans les Flandres, des cokeries destinées au traitement des houilles anglaises en vue de leur écoulement ultérieur vers l'Est.

Cette sorte d'offensive économique était nettement dirigée contre l'Allemagne. Elle recevait l'appui et l'encouragement de l'Angleterre. Celle s'explique très bien. Si, en effet, la Sidérurgie anglaise avait pu réussir à faire dans l'Est la source principale d'approvisionnements en minerai de fer de sa rivale, et se substituer à la Sidérurgie allemande, elle eût pu reconquérir la maîtrise du marché mondial. Mais de gros obstacles s'opposaient au succès de ce plan qui eut demandé, en tout cas, beaucoup de temps.

Au reste, une catégorie d'industriels dont les établissements chevauchaient la frontière de l'Est, trouvaient assez d'avantages dans le statu quo pour ne pas désirer un changement immédiat. Ces industriels, à tendances conservatrices et pacifistes ont été englobés dans le clan des Ya, par opposition aux industriels de combat qui ont formé le clan des Yes.

Tandis que se modifiaient ainsi les conditions générales des Sidérurgies dans le sens de la suprématie allemande, tandis que se différenciaient des clans sidérurgistes ayant tout à la fois des intérêts solidaires et des visées ou des aspirations divergentes, des transformations corrélatives et des différenciations connexes s'accomplissaient dans le monde des Politiques, dans les sphères diplomatiques. Les directives gouvernementales variaient d'un pays à l'autre, reflétant les phases changeantes du drame économique qui allait bientôt éroder dans la guerre son dénouement catastrophique.

C'est alors qu'entre deux Etats, habitués à se considérer historiquement comme amis et huit entre deux Etats qui furent, hier encore, sur le point de se faire la guerre, une Entente cordiale s'élabore qui impliquait une hostilité systématique, une attitude de mépris à l'égard d'un tiers Etat lequel se vit obligé de rompre à l'heureuse réunion et brutalement le cercle fatal qui l'enserrait. Un traité secret conclu entre l'Angleterre et la France donnait à cette dernière carte blanche au Maroc, à l'autre un laisser-faire en Egypte.

La Sidérurgie allemande avait trop d'in-

(1) Voici les tonnages respectifs de production de fonte en milliards de tonnes : En 1903 : Allemagne, 10.000 ; Angleterre, 9.800 ; France, 2.800. En 1912 : Allemagne, 17.900 ; Angleterre, 9.000 ; France, 4.000. L'accroissement a été de 70 % pour l'Allemagne, de 75 % pour la France ; non pour l'Angleterre.

intérêts engagés au Maroc pour ne pas exiger d'être pris en considération. Ce fut alors Algiers, plus tard ce fut Agadir. L'Allemagne obtint par traité la franchise des ports marocains pour l'exportation des minerais, sans préjudice de quelques autres compensations.

Deux politiques, deux hommes, correspondant à chacun des clans des Yes et des Ya s'affirmèrent au pouvoir pendant cette époque trouble :

DELASSAS, l'homme d'Algérias, CAILLAUX, l'homme d'Agadir.

Voilà, exposée en racourci, mais avec un maximum d'objectivité, des faits que les historiens impartialis — s'il en est — auront chargé de développer.

Dans ce moment historique, infiniment troublé et préoccupé de la question du grand ouvrier, les anarchistes, qui jouent un rôle qui a consisté à dire ce qu'il fallait dire, à monter la guerre sous son vrai jour. L'étude préalable les avait prévenus, ils ne furent pas surpris par les événements. Dès le premier jour leur attitude fut fixée. Ceux qui, insuffisamment instruits, furent un moment dupes d'un phénomène mensongers et d'apparences trompeuses se ressuscitent, aussitôt qu'ils furent en mesure de réfléchir et d'observer. Pas un qui n'eût une affiliale nette et inviolable, conforme à des convictions raisonnables. Mais pas un plus qui voulait en dépit de la censure, en dépit du bâillon, en dépit de la dictature militaire, proclamer la simple vérité n'eût à soutenir des coups du Pouvoir. — Des héros anonymes ont payé de leur vie l'irréductibilité de leur conscience anarchiste. D'autres ont payé de multiples années de prison l'esprit frondeur et l'horreur de la guerre qui les remarquable, le plus remarquable des grands hommes de la C. G. T.

Les hommes étaient de la Saint-Jean, les architectes de la première heure, et Peltouffet lui-même, étaient de tout petits enfants, des pygmées, en comparaison des Jouhaux, des Merrheim, ces colosses ! Vous les voyez à l'œuvre, vous entendez leurs propos augustes !

La Révolution ? un mythe ! L'action directe ? une fumisterie ! L'éducation ? une balivernes !

Parlez-nous d'entente, de collaboration de classes, de paix sociale, de production, de Taylorisation, etc., etc..

L'autorité par le bas ! Le contrôle du syndicat sur le fonctionnaire. L'initiative et la responsabilité aux travailleurs, malgré leurs destins !

L'assuréité démodée ?

L'assurance à nous. L'initiative pour nous. Le syndicat n'a qu'à s'incliner et à céder. La responsabilité pour nous : Arrivé les « irresponsables » qui enfreignent la discipline syndicale ! C'est nous les Jeannots, tous les militants, dont Cottin, que le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Que font les permanents ? Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

Qui sont les permanents ?

Ils ordonnent de reprendre le travail, et se livrent à de vagues menaces, pour sauver la face.

C'est ensuite le Comité national de la C. G. T. Au bon vieux temps de la révolution rouge, alors que celle-ci était devenue l'épouvante des exploitants ayant été mis en liberté ; que lorsque toutes les victimes du régime, à commencer par les Insoumis, les Déserteres, et les militants, tous les militants, dont Cottin, le peuple réclame, auront vu les portes de leurs républiques gardées ouvrir toutes grandes devant eux ; que lorsque l'expédition de Russie aura pris fin.

La Comédie continue

Le Comité National confédéral qui a tenu ses assises à Paris, les 25 et 26 mai, va nous permettre, une fois de plus, de dénoncer la politique maladroite de nos « députés », car ce Comité n'est-il pas le Parlement ouvrier avec ses politiques, ses manœuvres, ses effets de tribunes, ses larmes comme l'autre ?

Je suis convaincu que plus d'un élé du Palais-Bourbon doit envier le sort de ses confrères de la rue Grange-aux-Belles depuis que ceux-ci ont fait, des organisations ouvrières, de véritables fiefs qu'ils légurent, je l'espère, à leurs enfants, ainsi que des places de tout repos.

Je ne surprirai personne en annonçant que cette réunion était attendue par de nombreux militants, qui espéraient qu'à ce Congrès des mesures seraient envisagées pour répondre au quel-apens du 1^{er} mai 1919.

C'est que, pour calmer l'effervescence suscrite par les massacres, dont nos amis furent victimes, au lendemain de cette journée désastreux mémorable, les dirigeants de la C. G. T., tout en exhortant les travailleurs au calme, avaient prévu que la classe ouvrière choisirait son heure pour répondre aux brutalités du pouvoir.

Cette manœuvre était entière, car elle

désarmait les militantes qui voulaient que l'on déclare la grève générale aussitôt et permettait surtout de gagner du temps, car ce qu'il fallait, c'était laisser s'user le révolte qui grandissait dans tous les étages.

Quelques articles de journaux, la démission de Jonchaix de la Commission de la Faïx, la manifestation que provoque l'enfermement de Lorme, quelques ordres du jour de protestation et la question était enterrée.

Malgré tout, l'illusion est tellement tenace que de nombreux militants pensaient que cette affaire serait discutée au C. N. C.

C'était se leurrer étrangement. Le silence sur ces tragiques événements a été la réponse de nos délégués.

Nous espérions, tant est grande notre naïveté, qu'en revanche devant les événements qui se déroulent et qui révèlent toute l'attribution de la classe ouvrière, que les membres du Conseil auraient pris des décisions destinées à combattre la politique réactionnaire de nos gouvernements.

Nous avons, au regret, en lisant l'ordre du jour adopté à l'unanimité, de constater que l'heure de la fin des compromissions n'a pas encore sonnée, que l'on ait senti le besoin de se rapprocher des élites révolutionnaires.

Je n'analyserai pas les travaux du Congrès, les comptes rendus donnés par les journaux ont été suffisants ; ils m'ont même permis d'apprendre, à propos de la journée de huit heures, que notre camarade Merheim a fait envisager les difficultés « voire l'impossibilité qu'il y aurait pour l'application de cette revendication dans la métallurgie ».

J'espérais que ses amis du Comité des Forges lui sauront gré d'avoir défendu leurs intérêts.

Ce qui a particulièrement attristé notre attention, a été la « Résolution d'action ».

Cet ordre du jour a été favorablement commenté par la presse soviétique bolcheviste qui a vu dans ce manifeste une preuve de l'orientation de la C. G. T. vers la gauche.

En effet, la première partie de cette déclaration est conforme aux aspirations de la classe ouvrière révolutionnaire, et nous n'avons qu'à l'enregistrer impartiallement.

Après avoir rappelé les revendications qui allaient provoquer l'union de toutes les forces ouvrières, le Comité décide : « de mettre en œuvre toutes les forces de l'organisation syndicale pour en obtenir l'application ».

Quel est le militant qui n'aura pas fréssé de joie à la lecture de cette phrase qui semblait donner satisfaction aux plus exigeants ?

Ces quelques lignes n'indiquaient-elles pas le retour aux bonnes méthodes de lutte d'avant-guerre, la rupture des relations avec le pouvoir, la collaboration, non des classes, mais de tous les révolutionnaires courant pour un but commun ?

Hélas ! ce rêve était trop beau pour devenir réalité.

Comme la noblesse et le clergé, nos dirigeants obligés de faire leur petit 4 Août, furent entraînés à dépasser leur pensée et la phrase clé plus haut n'était qu'un nouveau mensonge destiné à rassurer les suffrages des éléments de gauche, et permettre à ces individus de continuer leur politique d'opposition et de lucidité.

Tels sont donc ces fameux moyens énergiques envisagés pour assurer l'application de ces revendications ?

La deuxième partie de la « Résolution » va nous l'apprendre.

1^{er} Le Comité donne mandat à la C. G. T. de faire appel au cartel interfédéral. Il charge le bureau Confédéral de se mettre en rapport avec les organisations ouvrières anglaises, etc...

Décisions excellentes, qui, si elles étaient loyalement appliquées, donneraient une puissance irrésistible au prolétariat.

2^{me} Le Comité charge également la C. G. T. d'organiser dans la deuxième quinzaine de Juin une première séance de propagation.

Il commence la manœuvre, où l'on sent perce une volonté bien arrêtée de faire traiter les choses en longueur pour ne pas agir.

3^{me} La C. G. T. organisera une consultation générale des organisations ouvrières et convoquera un Congrès Confédéral qui se tiendra à Lyon dans la deuxième quinzaine de septembre.

Comme conséquence première de ces décisions, une délégation du C. N. C. partira à la connaissance du gouvernement l'ensemble de ces revendications.

Telles sont les décisions énergiques prises par les dirigeants de la C. G. T. en face des événements qui ébranlent le vieux monde et qui devaient faire trembler le pouvoir.

Où trouve-t-on dans ces lignes le désir, la volonté de passer à l'action, comme semblaient l'indiquer le titre de la redoutable Révolution ?

On contrarie, elle dénonce que tout est mis en œuvre pour retarder un mouvement dont la nécessité n'est plus à démontrer.

On a surtout voulu plaire à toutes les tendances, les flagorner, et la déclaration arrive tout au plus à montrer que les hommes qui s'étaient fait les complices du Gouvernement pendant la guerre, n'ont pu rompre avec le passé, et qu'ils se sont décidés à continuer leur politique de collaboration des classes, qui a permis à tant d'entre eux de sauver leur existence en sacrifiant celle des autres.

On commencera donc par aller faire amitié dans les ministères, où l'on s'assimulera entre connais de l'attitude énergique prise par la classe ouvrière contre ce sale gouvernement.

Ensuite dans quelques jours, on partira en province porter la bonne parole confédérale, on fulminera contre les gouvernements

Echos et Gloses

LES FOUS

C'est nous, c'est nous les fous qui voulons le bien-être, Le bien-être pour tous, pour tous ni Dieu, ni Maître.

D'Avray se chante — et s'« exécute » — en Amérique. La voix puissante des bœufs s'élève à nouveau outre-Atlantique.

Malgré l'« exemple » des Marlys de Chicago, malgré toutes les répressions, l'espèce des fous » ne s'éteint pas. Elle se reproduit, au contraire, avec une facilité toute-naturelle. Une génération succède à l'autre...

Pourquoi ?

Parce que ces fous « nous conscient, lucides, pénétrés ont assumé la mission du Jésus disparu du monde la Folie : folie militaire et guerre, folie capitaliste et autoritaire, religieuse et liberticide.

Et tant qu'à l'Harmonie et la Beauté la sombre Folie n'aura pas fait place, ils chanteront, les borgnes :

C'est pour nous, nous les fous, nous faisons sauter.

LES BERGERS A L'OEUVRE

Les fonctionnaires syndicats — ces parasites du mouvement ouvrier — agissent, durant les convulsions sociales qui agitent le pays, avec une désinvolture sans égale.

Des centaines de milliers de prévôtes attendent avec confiance qu'il sorte de leur vaste mouvement des résultats tangibles.

Pendant ce temps, et sans doute pour les aider, les manitous « autorisés » de la classe ouvrière se lèvent avec ardeur aux pratiques d'une diplomatie tortueuse. Ils mettent en mouvement les rouges confédérés qui, malgré leur complexité, fonctionnent avec un ensemble parfait. Commission Administrative permanente, Cartel Interfédéral se montrent décidément à la hauteur des circonstances.

Le peuple initialement attend, dans la rue, l'ordre des « siels ». Ceux-ci, de leur bureau, lui répondent en légiférant avec entrain : les ordres du jour font suite aux communiqués.

Les troupes veulent aller à l'action. L'

tat-major leur oppose du vent et... les décisions du Congrès confédéral.

Quand donc les moutons deviendront-ils enravagés ?...

AVERTISSEMENT

Au Palais-Bourbeau. Le citoyen Renaudel apostrophe M. Clemenceau :

— Que la Chambre prenne garde. Vous avez réduits à la servilité. Si ce n'est pas elle qui se prive de vous, c'est le plus fort n'importe qui, demain, se privera d'elle.

Malheureux pays ! Il est grand temps que les députés aient s'ils veulent, et pour le pays et... pour eux, éviter cette épouvantable catastrophe : la grève générale des électeurs.

Que deviendrons-nous, Seigneur ! Clemenceau couronné Roy de France (car, tout de même, Gamelin, hum...) et le véritable Renaudel rentrant soigner son rachas, à moins d'être nommé médecins particulier de la nouvelle Majesté.

C'est, tout au plus, un sujet de pendule !..

NOBLES PAROLES

La fureur a-t-elle n'a qu'un jour et le temps labour le pain de tous les jours.

Romain Rolland.

POLIE !

Pretendre royer une pensée de l'esprit humain, amoindrir une des manifestations humaines, de l'évolution mentale, c'est imbécilité pure.

G. CLEMENCEAU.

JUSTICE (?)

C'est le juge qui forme, au nom de la défense sociale, ce monde basse de la répression basse, ce qu'il n'a de plus répoussant dans la fange et dans l'ordure.

Elisée RECLUS.

POUR NOS MANTOUS

Tout action, tout mouvement réel importent plus qu'une douzaine de programmes.

Karl MARX.

LE GLANEUR.

Pour l'Amnistie

Une protestation, un appel

Des échos sur la déposition de projets d'amnistie à la Chambre des députés ont traversé les murs épais de notre prison et nous ont appris que, devant l'opposition du gouvernement, celle-ci en a rejeté la discussion.

L'un des projets surtout a particulièrement attiré notre attention.

C'est celui de la commission des affaires criminelles, dont M. Paul Meunier est le rapporteur.

Pour la deuxième fois depuis quelques semaines, ce député s'est fait défenseur de deux projets plus incongrus et plus abracadabriques l'un que l'autre.

Tandis que le premier projet amnistiait tous les déserteurs n'ayant pas six mois de désertion, le second, aussi stupide que son précédent, n'amnistiait que les déserteurs de l'intérieur et les menus détails militaires.

Pourquoi cette inégalité de traitement entre gens qui ont obéi aux mêmes motifs de désertion ?

Je sais que la loi fait une différence entre le déserteur à l'intérieur et celui du front.

Si, à la première réexion, cela paraît logique, ce que je ne veux pas discuter ici, une étude plus attentive de la question nous montre que les sentiments qui ont guidé les soldats à désertion sont les mêmes, les uns et les autres ayant obéi soit à l'instinct de conservation, soit à des considérations morales.

Mais, en fait, le geste est le même. Alors, pourquoi deux poids et deux mesures ?

Si les projets de l'honoré député avaient été adoptés, des milliers de malheureux voyaient se refermer sur eux les portes des prisons, où l'on souffre des sévices, des tortures, de la faim, qui entraînent rapidement vers la tuberculose et la mort.

Si les honnêtes gens connaissent l'existence que nous menons, l'état de santé dans lequel se trouvent la plupart d'entre nous, ils voyaient ces corps squelettiques, ces visages ravagés et flétris par la misère, ils ressentiraient épouvanté et nul doute qu'ils seraient bientôt à leur triste sort ces autres victimes de la guerre.

Malheureusement, nos plaintes n'arrivent pas au grand public.

Mais s'il n'est pas donné au peuple de connaître les horreurs qui se passent dans les prisons, il est une certaine élégance d'individus qui ne peuvent s'abriter derrière une grande ignorance. Ce sont les députés.

Entre ces politiciens, l'un d'eux s'est accusé avec une certaine notoriété de bonté parmi nous. C'est le fameux Meunier.

Grâce à quelques suspensions qu'il a fait obtenir à des malheurs qui préféraient aller mourir au grand soleil que de se voir se éteindre lentement au fond d'une geôle, il passe pour un homme généreux.

Dans notre naïveté, nous prenions au sérieux sa campagne pour l'amnistie.

Les deux projets dont il s'est fait le rapporteur, qu'il « initiait » mensongèrement « amnistie générale », nous ont révélé ce que valait le personnage, qui n'a vu dans nos malheurs qu'un moyen de se faire une tapageuse réclame pour soigner sa candidature.

Que lui importe que nous souffrions, que les mamans pleurent les enfants qu'on leur a brûlés, que les personnes qui traînaient les vaches laveraient le pis de la bête et même ses propres mains à elle — et ce seul exemple démontre pour un plus gros bénéfice. Et alors... oh alors !

Plus de lait baptisé, empoisonné !

Plus de farines avariées dans notre pain, toujours bien cuit !

Plus de viande, ni de poissons, ni d'œufs pas frais !

Plus de produits chimiques dans nos aliments !

Tout sera nature, et même plus que nature : car la paysanne qui traîne les vaches lavera le pis de la bête et même ses propres mains à elle — et ce seul exemple nous prouve, chers lecteurs, qu'en temps bénis, l'hygiène publique sera autre chose qu'un vain effort de politicien.

Donc, nous mangerais des choses vraies, fraîches et pas truquées.

Mon petit chat, qui n'est pas bête et prétendre le lait au petit lait, me suggère même ceci : — Nous seulement « nous » mangerais du bon, mais même du meilleur, du « choix ». Pas possible ! Eh oui. Car « nous » intensifierons la production... des bonnes choses, et ainsi nous pourrons en prendre de plus en plus pour nos malheurs qu'un moyen de se faire une tapageuse réclame pour soigner sa candidature.

Nous avions oublié que le cœur de ces hommes est fait d'un siège de député et qu'ils sont prêts à commettre toutes les sécheresses pour le conserver.

Paul Meunier est de ceux-là.

C'est le cœur meurtri que nous serions sortis de prison si le projet de la commission avait été accepté, car nous aurions laissé dans l'enfer des milliers de malheureux dont le crime n'était pas plus grand que le nôtre, si crime il y a.

Servis par les circonstances, nous aurions été notre libération au hasard.

Malgré nos désirs ardents de sortir au plus tôt de ces gênes, où nous laissons tous les jours un peu plus de notre santé et de nos espoirs, nous préférions attendre quelques semaines de plus pour que les portes des bagnoles s'ouvrent à tous. Car nous savons le martyre qu'en endure. En cela, je suis persuadé qu'il y a de moins bons que nous mangeraient des choses vraies, fraîches et pas truquées.

Mon petit chat, hein ! je crois qu'il suffira de s'en référer à cette phrase de Ransome (ou de Price) si riche de sens dans sa « canard » anglo-saxon : « Il ne faut pas croire que la Révolution soit « autoritaire » pour ceux qui la font. »

Mais quand elle sera, plus ou moins, chose faite ?

O ! imaginations enfantines ou scientifiques, épanouissez-vous à l'aise dans le champ du possible !

Les uns rêvent de végétarisme ; nous devons convertir peu à peu l'humanité à leur loi nouvelle ; et pour nous consoler du « fait », nous nous faisons envoyer pyramides de fruits parfumés, que l'eau m'en vaut !

A propos d'Impôts

Ce n'est pas avec le sourire que Populo a reçu la mince tranche d'impôts qui vient de lui être présentée, en attendant de plus gros morceaux.

Et cependant, il devrait savoir que tout « on les aura ». Et il les a eus. Et avec les « Boches », l'Alsace, la Lorraine, la Victorie, le Casque, la Pompadour, la Gloire, la Droit, la Justice, la Liberté, etc...

Tout cela coûte. Evidemment, Populo n'est imaginé (s'il s'est imaginé quelque chose !) que d'autres paieraient, et que lui, nagerait dans l'abondance. Les B. D. C. ne lui avaient pas dit que le « Boche » paierait ? Et puis, il y avait encore les profits des de la guerre ; lesquels, suivant la logique de Populo, devaient fournir un appont sérieux au budget !

Oui... mais, 200 milliards de dettes ! 20 milliards de budget annuel. Ce sont des chiffres, même pour les jongleurs.

Le « Boche » paiera, ce qu'il pourra, lui aussi à une dette de guerre. Quant aux profiteurs de ce côté, ils n'ont pas du tout envie de marcher pour le « dévouement », le « sacrifice » et quand ils ne peuvent éviter la « douleur », ils savent la passer à leurs voisins des étages en dessous.

Inexorable loi de répercussion conséquente du régime présent.

Populo commence à l'apercevoir, à la sentir pluôt, et il proteste.

Mais il lui reste encore une illusion, le cycle des croyances n'est pas complètement fermé.

« Attends », les élections !...

Cette menace ne prouve certes pas une confiance absolue dans les faiseurs de lois, mais elle nous indique notre lâche, à nous, les conteurs des autorités, des arches si des régimes qu'elles créent.

Cette lâche est d'aider au développement de l'individu, à en faire un être pensant, sage, analysant par lui-même, et agissant de même.

Lui apprendre qu'il est une force, une valeur, les quelques jointes aux autres forces et valeurs seront capables de créer, d'ordonner une société humaine, qui n'a pas grand'chose à faire pour valoir mieux que celle que nous subissons actuellement.

Evidemment, les faits font mieux que les théories, pour l'éducation de Populo, néanmoins celles-ci s'appuient sur les faits antérieurs, et en cours empruntent un avenir qui ne manque pas d'impressionner et de faire réfléchir ceux dont le raisonnement n'est pas totalement atrophié.

D'ailleurs, n'est-ce pas une preuve évidente que la dernière illusion de Populo s'en va quand on voit tous les mouvements spontanés qui, actuellement, se déclanchent partout ?

Les dieux sont vont, parce que rien ne dure, hormis la vie. Tout mal, tout meurt. Le parlementarisme, inhérent au chaos social présent, disparaît avec lui.

Aidons à son agonie, et en attendant, préparons des hommes d'indépendance, d'initiative, et de volonté pour le monde nouveau dont on perçoit les premiers balbutiements.

V. LOQUIER.

Une admirable Décision

Sous le titre *Une scandaleuse décision, l'intransigeant* du 28 mai dernier a pu être l'information suivante :

On lit dans la *Gazette de Lausanne* : « Bâle, 23 mai — Le Grand Conseil a adopté, jeudi, après une longue discussion et à l'appel nominal, par 55 voix contre 50, une proposition Velti, socialiste, autorisant l'avortement jusqu'à troisième mois, à condition que les deux époux soient consentants ou, dans les unions illégitimes, avec le consentement de la femme et à condition que l'avortement soit fait par un médecin diplômé. Les socialistes ont voté en bloc pour la proposition, ainsi que deux radicaux-démocrates. Toutes les autres fractions ont voté contre. »

Est-ce bien vrai ? Ne rêvez je point ? Entrerions-nous dans la voie néo-mathusienne et eugénique ? La guerre aurait-elle eu cette conséquence d'attirer l'attention des hommes sur la question de population. La merveilleuse décision qui vient d'être prise à Bâle, si j'en crois *l'Intran* « après longue discussion » sera certainement suivie de beaux succès d'autres prises par des conseils, ou soviets, ou Parlements...

Et je suis heureux, bien heureux, que les socialistes de Bâle donnent aux autres — qui sont loin d'être tous des néo-mathusiens — un aussi admirable exemple.

Il faut d'ailleurs espérer aussi que le suffrage des femmes hâtera, dans tous les pays, l'installation des cliniques anti-

MOUVEMENT SOCIAL

Le Mac rangé des toutes

Dans le métro.

— J'demande pardon l'pote...

— De rien...

Et la machine infernale se bourse davantage dans le souterrain infect. Nous étions à « Clichy ».

— Qu'est-ce qu'y mettent à l'armistisse,

— Qui ça ?

— Les actionnaires, parbleu !

— Les actionnaires ?...

— Et alors ! On paie un rond de mieux et y blindent davantage.

— Ah ! oui, parfaitement.

Les relents d'alcool d'un estomac atrophié parfumaient la voix guttural de l'imporun ; il avait rompu la glace... ma tenue, transhant l'homme qui souffre, me rendait encore plus sympathique à ses yeux et partant je suis donc son exaltation... Quelle chance !

— Moi, savez, j'm'en fous... mais j'en connais qui grognent... Y a des mecs qui travaillent avec moi... savez, y râlent l...

C'est vrai... faut que j'veusse... y râlent pour tout... de tout... Ah ! puis quoi... j'veusse, l'dis... c'est des « bocheviques ».

— Bolcheviks vous voulez dire.

— Du kif, mon pote, du kif... Ainsi, moi qui vous parle, le 4 août, j'ai été mobilisé comme tout le monde.

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— Tout le monde t...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rangé des voitures, j'm'occupe de rien... j'fais le train... quoi l...

— C't'entendu... et jusqu'à mon retour aux munitions... j'mai battu... et sans charieg, j'en ai mis quelqu's uns en l'air... (à la fête j'suis un as aux pipes)... Heureusement, j'ai eu la veine... un parent à la « mienne » m'a fait rappeler aux usines... j'm'occupais jumentement a en avoir marre...

— J'comprends ça.

— Est-ce pas !... Remarquez que j'ai toujours travaillé, depuis mon apprentissage, toujours dans la même maison, jusqu'à la guerre. Depuis mon retour... moi... j'suis rang